

Etienne avait semblé reconnaître la suprématie du saint-siège. Boniface VIII appela au trône vacant Charles Robert de Naples, ou Carobert. Les mœurs dissolues du midi de l'Europe pénétrèrent en Hongrie sous l'insolent patronage de ce monarque. La lassitude des Hongrois, épuisés par de longues guerres, ne leur permit pas de résister au nouvel ennemi qui se présentait à eux sous une forme aussi séduisante. Les baladins envahirent le palais de Bude, les danses succédèrent aux orgies, les jeunes nobles gaspillaient en stériles prouesses, dans des passos d'armes, le courage que leur avaient transmis leurs ancêtres. Carobert, ayant osé toucher à leurs privilèges, se perdit. Quelques magnats conspirèrent. Le roi n'échappa au fer des assassins que pour tomber dans les pièges que lui tendirent les Valaques. Longtemps il erra d'asile en asile, expiant dans la misère ses premières fautes. Mais par une révolution assez fréquente dans l'esprit des Hongrois, et qui donne une belle idée de leur caractère, la nation, touchée de son infortune, oublia sa haine, et rappela celui qu'elle avait naguère expulsé. L'adversité porta ses fruits. Charles crut devoir mériter par des conquêtes l'amour d'une nation guerrière. Il subjuguait la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Bulgarie, la Serbie, la Cumanie et une partie de la Russie. Il mourut couvert de gloire.

Louis Ier, son fils, guerrier plus habile et plus heureux encore, après avoir vaincu les Saxons, puni les Valaques révoltés, et chassé les Tartares qui couvraient déjà les frontières de la Hongrie, alla porter en Italie ses armes victorieuses, pour venger la mort de son frère André, roi de Naples, assassiné par le prince de Tarente aux instigations de la reine, la trop fameuse Jeanne de Naples.

Casimir le Grand vint mourir; la nation polonaise, d'une voix unanime, offrit à Louis la couronne; il l'accepta. De ce jour, les Hongrois firent avec les Polonais une alliance consacrée tantôt par la gloire, tantôt par le malheur, et qui teignait pas; peuples voisins, moins encore par la géographie que par leur caractère et leurs institutions, l'histoire nous les montre traversant ensemble des périodes glorieuses, sous des rois communs, et tombant pour les mêmes causes. Née sur les champs de bataille, à l'ombre de la croix, leur alliance survécut à leur chute. Au jour du réveil, ils se sont levés, la main dans la main, armés contre la même oppression.

Le Polonais et le Hongrois sont frères,
Qu'ils aient en main les sabres ou les verres,

disait le refrain d'une vieille chanson magyare.

Roi de deux nations libres, Louis sut s'en faire aimer malgré les atteintes fréquentes qu'il porta à leurs libertés. En Hongrie, il modifia les lois, substitua la raison aux préjugés, abrégé les procédures, abolit le jugement de Dieu par le feu, protégea les arts, s'entoura de savants, et le fut lui-même.

Par reconnaissance, la nation lui donna pour successeur sa fille Marie. Elle fut proclamée roi, titre qui avait pour but de lui rappeler que, quoique du sexe féminin, elle devait apporter sur le trône les vertus qui sont l'apanage de l'homme.

La branche de Luxembourg, entée sur celle d'Anjou, la continua dans la personne de Sigismond Ier, époux de Marie. La figure de ce monarque se dessine sombre et inexorable

au milieu des guerres religieuses dont l'Allemagne et la Bohême furent le théâtre. Jean Huss et Jérôme de Prague expirèrent sur un bûcher en poussant un cri de vengeance auquel répondirent des soldats fanatiques. Alors paraît Jean de Trow, plus célèbre sous le nom de Jean de Ziska. Redoutable pendant sa vie, il l'est encore après sa mort. Sa peau, transformée en tambour, sonne terrible à l'oreille de l'ennemi, et sème l'effroi dans ses rangs.

Pendant que ces luttes acharnées épuisaient la Hongrie, et que l'Occident tout en feu voyait la France soulevée contre les Anglais, ses conquérants, l'Espagne occupée à batailler avec les Maures, l'ambitieuse maison d'Autriche travaillant à son agrandissement, et l'empire des Grecs agité par des discussions théologiques, un nouvel ennemi s'élançait des steppes de la haute Asie, des frontières de la Perse et de la Chine. Mélange de Tartares et de Slaves, les Turcs ou Osmanlis, armés de cimenterres et de sabres recourbés, le turban et le croissant fatal au front, les janissaires ou soldats de la jeunesse, les spahis et les piades, conduits par Bajazet, dit le Foudre, sont aux portes de Constantinople. L'empereur Manuel Paléologue est réduit aux dernières extrémités: l'Europe s'émeut enfin. Cent vingt mille hommes se rassemblent sous les ordres de Sigismond de Hongrie. "Que pourrait craindre, s'écrie-t-il, une telle armée? Le ciel même tomberait qu'il y aurait assez de lances pour le soutenir." Il n'y en eut pas assez pour vaincre les Turcs. Malgré des prodiges de valeur de la part des chrétiens, la bataille de Nicopolis fut perdue (1396). Bajazet, victorieux, s'abandonna à la férocité de son caractère, et fit passer les prisonniers au fil de l'épée. Il fallut que ses Omrahs se jettassent à ses genoux pour obtenir la cessation du carnage.

C'en est fait; un dernier cri de détresse est parti de Constantinople. Trois cent mille barbares entrent dans ses murs; la ville est saccagée et déserte, Sainte-Sophie changée en mosquée, et les chrétiens traînés en esclavage. Chevaliers, qui naguère juriez Dieu, la Vierge, les saints et *voire faisant*, que vous iriez combattre les infidèles, votre ardeur a peu duré. Courage, bataillez sans relâche pour de vils intérêts. Vous n'étiez pas dignes d'être les champions de la chrétienté. Le Christ voulait d'autres soldats.

En ce temps-là, comme disent les Hongrois, il fut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. On le vit tout à coup sortir de la Valachie, se jeter entre l'Europe et l'islamisme, dix fois battre les Turcs en bataille rangée, quatorze fois les surprendre au dépourvu, et toujours revenir apportant aux pieds de la mère de Dieu les étendards pris sur l'ennemi. C'était l'intrépide ami du franciscain Capistran, le chevalier Blanc de Commines, le diable des Turcs, en un mot, Jean Hunyade Corvin.

Un nuage, que l'histoire est impuissante à dissiper, couvre son berceau: il faut donc avoir recours aux chroniques populaires.

En l'année 1392, disent-elles, vivait en Valachie un boyard de la famille des Paléologue, dont la fille était d'une rare beauté. On la nommait Elisabeth Mirosmar. Le roi Sigismond, attiré par la guerre en cette province, s'éprit d'amour pour elle, et en fut payé de retour. Mais la campagne recommença bientôt. Elisabeth dit au roi: "Quelle sera la des-